
DE LA CAPTIVITÉ A ALGER

PAR

Fray Diego de Haëdo

(Suite. — Voir les nos 216, 217-218, 219 et 220)

Ils demeurent comme stupéfaits et ahuris à la vue d'Alger, des minarets et du port qui s'offrent à leurs regards; tout sentiment paraît les abandonner quand ils se voient dans cette Babylone, dans cette caverne de voleurs, dont ils ont si souvent entendu dire, dans la chrétienté, que c'est comme l'abattoir des chrétiens.

Quelle consolation peut trouver le captif dans ce milieu, où il y a journellement tant de raisons de douleurs et de larmes? Si, cependant, ce spectacle ne fait pas tomber sa dernière illusion, qu'il dirige ses pas vers la Marine, la dernière des possessions qui restèrent entre nos mains à Alger (1). Mais est-ce parmi les nombreux chrétiens qu'il y rencontrera, qu'il trouvera les consolateurs qu'il cherche? Dans cette foule, les uns déchargent, à force de bras ou sur leurs épaules, les

(1) Le Peñon (la Roche), îlot sur lequel s'élève actuellement le phare d'Alger, tomba au pouvoir de Kheïr-ed-Din, le 16 mai 1530, après une héroïque défense de Don Martin de Vargas, que le vainqueur fit périr dans les tourments et dont Haëdo raconte le supplice dans le livre des Martyrs.

lourdes poutres et les madriers qu'ils ont coupés dans les montagnes de Cherchell ou de Gegari (Djidjelli); plus loin, des scieurs de long travaillent du matin au soir, des artisans de toutes sortes, des charpentiers dressent et polissent les bois; ailleurs, il en verra de plus adroits construire toute sorte de bateaux, mettre tout leur zèle à travailler pour autrui, à mâter des bâtiments et à en préparer le gréement; des calfats qui ne cessent de radouber et de goudronner les navires; des forgerons qui produisent de la ferronnerie, des fabricants de rames travaillant sans désemparer; puis ce sont des tonneliers, des voiliers, d'autres encore qui sculptent les poupes des galères et des galiotes, hâlent les galères à terre, les mettent à l'eau, les gréent, fondent la poix et la résine, chargent les bateaux, embarquent des munitions, nettoient les navires, les balaient, les frottent, les amarrent solidement avec de gros câbles, placent les vergues, disposent les cordages et les antennes, car les captifs chrétiens sont exclusivement affectés à tous ces travaux. Plus loin, il y en a d'autres qui fabriquent sans relâche des épées et des escopettes, des balles de frondes, des arcs et des flèches, qui pulvérisent les matières pour la fabrication de la poudre, qui tordent le coton pour faire des mèches à feu, qui fondent de la grosse artillerie de bronze et de fer, qui fabriquent des boulets de fer forgé et de plomb, tout cela sans jamais prendre un moment de repos.

Je voudrais bien savoir quelle consolation un chrétien, d'intelligence et de jugement moyens, pourra espérer à la vue de tant de métiers, d'inventions, de machines infernales fabriquées pour la destruction de la chrétienté, par ceux mêmes qui sont sortis de son sein et qui fournissent aux Philistins les armes nécessaires pour la ruine du peuple de Dieu. Ne perdrait-il pas le peu de joie qu'il pourrait encore avoir conservée au fond du cœur pour tomber soudain dans un sombre et muet effroi?

ANTONIO. — Et faudrait-il donc, pour jeter un cœur chrétien dans une tristesse profonde, rien de plus que de voir cette offense faite à Dieu et la perte certaine des âmes de ces chrétiens qui fabriquent des armes et des engins pour servir aux ennemis de Dieu à détruire l'Église, à renverser et désoler la demeure de Dieu et le saint mont de Sion? Malheureux, cent fois malheureux sont ces enfants si cruels envers leur mère! Mieux vaudrait pour eux mourir plutôt que de se laisser vaincre lâchement par la peur de quelques coups de fouet ou de bâton et de devenir la cause de tant de vols et d'assassinats, du désespoir des peuples, des veuves, des orphelins, des jeunes gens qui deviennent des renégats, et perdre ainsi tant d'âmes! Car si Alger venait à manquer d'artisans chrétiens, il n'y aurait plus ni galères, ni galiotes, ni corsaires, ni voleurs sillonnant la mer, on ne verrait plus offenser Dieu quotidiennement.

SOSA. — De là, je conclurai que, si nulle part dans Alger, le captif ne peut trouver ni consolation, ni adoucissement dans ses souffrances, où ira-t-il en chercher, comment pourra-t-il s'en procurer? A moins que nous ne l'envoyions dans ces maisons de jeu et ces tavernes où, je l'avoue, il trouvera toujours des individus qui se disent chrétiens, mais qui en ont oublié à tel point le nom et la chose, qu'ils ne se réunissent dans ces lieux que pour jouer aux cartes et aux dés, pour s'y enivrer au mépris de Dieu et de tout respect humain, sans rougir même devant les Turcs et les Mores qui ne jurent ni ne blasphèment pour rien au monde. Je ne relèverai pas qu'ils ne vont pas à la messe une fois par an, ni qu'ils restent pendant quinze ou vingt ans de captivité sans se confesser, car ils ont tellement pris les vices des Mores, qu'ils se moquent de la messe et de la confession, et, n'était leur costume et leur coiffure, on ne les prendrait pas pour des chrétiens. Au milieu d'une pareille engeance, le captif, loin de trouver

à se consoler, n'y verra qu'un motif de plus pour se désoler. Ces misérables ont le cœur tellement endurci, qu'ils se réjouissent des succès et du bonheur des Turcs et se moquent des malheureux qui viennent augmenter leur propre nombre. Il leur manque si peu pour être Mores, qu'ils accepteraient comme une grâce spéciale de renier leur religion si leurs maîtres le leur permettaient; beaucoup les importunent même à cet effet, mais ceux dont ils dépendent, pour ne pas les exempter de la rame, refusent. D'autres, qui sont rachetés, ne veulent pas quitter Alger et retourner en pays chrétien, où ils ne pourraient, comme ici, s'adonner à tous leurs vices sans crainte, ni châtement; il en est même qui vendent leurs lettres d'affranchissement pour boire et jouer. Concluons donc qu'il n'y a pas de plus triste état, qu'il n'est pas de sort plus malheureux que celui de captif à Alger. Celui que ses péchés ont amené ici peut se dire véritablement malheureux, oublié, abandonné de tous, sans ami, ni connaissance qui compatisse à ses maux, de sorte que son cœur affligé et jamais soulagé ne cesse de brûler dans des flammes qui ne s'éteignent pas.

ANTONIO. — Oh, certes ! C'est bien le sort le plus triste et le plus désespéré (1).

SECTION XVIII

ANTONIO. — Je suis vraiment surpris par l'exposé de faits auxquels je n'avais jusqu'à présent prêté presque aucune attention. Nous avons bien senti tout ce que

(1) Suit ici un long paragraphe de citations extraites de l'antiquité sacrée et profane et mises dans la bouche de Sosa; nous avons omis cette nouvelle description des peines et chagrins de l'esclavage, de même que nous avons résumé dans ce qui vient ensuite des exposés analogues.

vous racontez, mais il semble que, soit par distraction soit parce que nous sommes absorbés par ce qui nous concerne, nous ne nous apercevions pas de ces choses. Mais maintenant que par un récit aussi vif que fidèle vous faites passer ces faits sous mes yeux, j'ai la sensation de sortir d'un songe mortel, et j'avoue que je suis stupéfait des maux produits par l'état de captivité et que bien peu de ceux qui y sont réduits en ont conscience. Pourquoi en face d'une pareille situation, les princes chrétiens et les détenteurs du pouvoir sur la terre tolèrent-ils depuis si longtemps cet état de choses ? Où donc se sont réfugiés la charité, l'amour de Dieu, le zèle pour sa gloire, l'ambition de se sacrifier pour lui ? Que sont devenues la pitié et la solidarité humaines ?

SOSA. — Ce compte se réglera sans doute en son temps, et il sera alors fait un rigoureux examen des responsabilités. La rédemption des esclaves étant, comme l'a dit saint Ambroise, une des œuvres les plus méritoires, qu'est-ce donc qui peut justifier la tiédeur, l'indifférence, pour ne pas dire plus, des chrétiens qui font si peu de cas de ce qui devrait les toucher le plus ? Chez les païens eux-mêmes, tant Grecs que Romains, nombreux sont les exemples rappelés par les historiens pour montrer le prix attaché à la rédemption des esclaves : ainsi ne voit-on pas Clunia Facula, une courtisane de Capoue, dépenser tous ses biens pour entretenir les Romains détenus prisonniers en cette ville par les Carthaginois ? Aussi son nom nous a-t-il été transmis avec éloges. Et des chrétiens riches et puissants, des princes, des rois, se montreraient avarés à l'égard de leurs frères captifs ! Et pourtant on en voit tant parmi eux dépenser d'immenses trésors pour leurs plaisirs et leurs divertissements, alors qu'ils se montrent des plus chiches pour secourir un chrétien, sauver de l'enfer un seul de ces petits enfants, de ces vierges qui, sans espoir de rachat et au plus grand péril de leurs âmes, vivent parmi les Mores ! S'ils se prétendent chrétiens, s'ils ont

quelque souci de la gloire du Christ et de la défense de son honneur, s'ils ont pitié de leur prochain et croient que la miséricorde ouvre le chemin du ciel, comment peuvent-ils croire que Dieu est aveugle et ne s'aperçoit pas de leur indifférence? Nul triomphe serait-il plus grand, rien attirerait-il davantage les regards d'amour et d'admiration du monde qu'une procession de captifs ramenés en Espagne?

ANTONIO. — C'est justement pour cela que j'ai une si grande estime pour les Pères Rédempteurs de l'Ordre de la Très Sainte Trinité qui s'occupent, ainsi que nous en sommes témoins, avec tant de dévouement, d'amour et de zèle, de la sainte et excellente œuvre du rachat des captifs, et qui ne reculent ni devant les périls ni devant les peines pour ravir à d'autres la gloire de ce triomphe. Heureux Pères qui rachètent de la sorte les fautes du monde, honorent le nom chrétien parmi les nations barbares, et participent au nom et aux œuvres du Rédempteur du monde, en dignes héritiers de son esprit et en successeurs de son œuvre!

SOSA. — Vous avez bien raison, et nous devons leur savoir grand gré du bien immense qu'ils font et de la charité qu'ils déploient. Mais eux-mêmes doivent rendre grâce au Seigneur qui les a appelés à cette œuvre divine et si glorieuse. Il ne peut exister de preuve plus manifeste et plus forte de l'amour de Dieu pour ce Saint Ordre et pour ceux qui en suivent la règle; il a été chéri entre tous et le premier de tous pour se vouer à une affaire qui sanctifie si admirablement le nom de Dieu et répand partout sa gloire. Tous ceux qui ont écrit sur ce très saint Ordre et sur sa fondation, tels que Philippe de Bergame, saint Antoine, Cassaneus et bien d'autres disent, je me le rappelle, que le fondateur n'en fut pas un mortel, mais Dieu lui-même Notre-Seigneur, qui inspira du haut du ciel cette œuvre divine.

SECTION XIX

ANTONIO. — Je crains qu'un aussi long entretien ne vous ait fatigué ; cependant je vous supplie, si cela vous est possible, de me raconter une chose si digne d'être connue, afin que cet intéressant récit compense pour moi le temps que j'ai perdu en ne vous entendant pas.

SOSA. — En somme, c'est moi qui en aurai tout le bénéfice. Depuis mon enfance, j'aime tant, et de la plus vive affection, ce saint Ordre, que ce sera pour moi un plaisir extrême, un délassement même de dire ses louanges et de parler de sa gloire.

Les écrivains que j'ai cités disent qu'en l'an du Seigneur 1198, il y avait au royaume de France deux hommes qui menaient une vie sainte et vertueuse : l'un se nommait Félix (1), l'autre Jean de Matha, et ils vivaient dans la pratique la plus vigoureuse de la religion dans des montagnes abruptes. Leurs demeures étant très éloignées l'une de l'autre, ils ne se visitaient qu'à Pâques et aux principales fêtes, et se confessaient alors l'un à l'autre, car ils étaient tous deux prêtres. Après avoir reçu le T. S. Sacrement de l'Eucharistie, celui qui était venu en visiteur s'en retournait à sa cellule emportant la souveraine consolation. Ils vécurent de la sorte pendant de longues années, croissant chaque jour en sainteté et en vertu, jusqu'au moment où le Seigneur, qui les avait choisis entre tous comme instruments de sa gloire pour des œuvres plus hautes, leur inspira, à chacun en particulier, l'idée d'abandonner la solitude et leur vie d'ermites, qui n'était profitable qu'à eux seuls, pour embrasser la carrière monastique, qui en effet est plus sûre, et qui les mettrait à même de trouver dans les villes et les lieux habités de nombreuses occasions de

(1) Félix de Valois.

s'employer au bien de leurs semblables. Cette pensée les préoccupa quelque temps, mais sans qu'ils fussent assurés que c'était une inspiration divine, car tout changement d'existence peut être soupçonné provenir d'inconstance, et ils hésitaient à se l'avouer l'un à l'autre. Mais une certaine nuit, juste à la même heure, le Seigneur qui avait semé cette semence et allumé progressivement ce feu dans leur cœur, leur commanda, à chacun en particulier, d'abandonner leur manière de vivre et de se rendre à Rome pour demander au Souverain Pontife de leur en indiquer une autre.

Cette révélation s'étant renouvelée par trois fois, ils résolurent d'exécuter l'ordre du Seigneur, et chacun s'étant tout d'abord mis en prière dans sa cellule à la même heure et à l'insu de l'autre, ces deux serviteurs de Dieu quittèrent leurs demeures et se mirent en route pour Rome. Prenant des chemins différents, ils finirent, Dieu l'ayant ainsi disposé, par arriver tous les deux à la même porte de Rome et au même moment, et cette rencontre qui n'était pas concertée ne laissa pas de les émerveiller. Ils s'interrogèrent sur le motif de leur présence en ce lieu et se racontèrent tout, la révélation divine et le saint projet qu'ils avaient conçu. Les deux amis, étonnés de cette coïncidence, tombèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant et en louant Dieu, se disant que le Seigneur, qui leur avait commandé d'entreprendre ce voyage et les avait guidés, exaucerait aussi leurs souhaits.

Le Souverain Pontife était alors Innocent III, Romain de race illustre et provenant de l'ancienne maison des comtes d'Agnani, mais plus illustre encore par sa bonté, sa prudence et sa grande science, ainsi qu'en témoignent ses actes. Les deux saints hommes étant parvenus en sa présence, Félix, qui en tout fut le très heureux (1) promoteur d'une cause très heureuse, prit

(1) Haëdo joue sur le sens de Félix « heureux ».

la parole comme étant le plus instruit des deux et le plus habile théologien : il exposa le cas à Sa Sainteté, lui raconta par le détail la vie qu'ils avaient menée jusque là, sans omettre la révélation que Dieu leur avait faite, leur voyage, le désir ardent auquel ils obéissaient, et demanda au Vicaire du Christ de leur dire quel genre d'existence ils devaient mener pour mieux servir le Seigneur. Le Pape, qui était un homme très prudent et inspiré par Dieu, comprit tout de suite que tout cela renfermait quelque grand mystère. En conséquence, il leur ordonna de se reposer pendant quelques jours dans un appartement de son propre palais, et d'adresser à Dieu de nombreuses et instantes prières pour le supplier de les éclairer et de leur inspirer ce qui pouvait être le plus utile à sa gloire et à son service. Pendant sept jours consécutifs, les serviteurs de Dieu firent ce qui leur était recommandé. Le Pape alors les manda pour les faire confesser et communier, après quoi, le 28 janvier 1198, jour de la fête de Sainte Agnès, Sa Sainteté revêtit les ornements pontificaux et dit très dévotement la messe en présence des cardinaux réunis par son ordre, des deux saints hommes, Félix et Jean de Matha, et d'une foule de peuple. Quand il arriva à ces paroles du canon sacré : « *elevatis oculis* » et qu'il leva les yeux vers le ciel, il eut la vision très nette d'un ange qui descendait du haut du ciel au milieu de rayons resplendissants, portant un scapulaire de la forme employée aujourd'hui par les religieux de cet ordre, et où se trouvait une croix moitié rouge moitié bleue ; dans ses mains croisées, l'ange tenait à droite un captif chrétien et à gauche un More. Cette céleste vision ravit le Saint Père, qui comprit que le Seigneur lui indiquait ainsi ce à quoi devaient s'occuper ces saints hommes pour honorer son nom. Quand la messe fut achevée, il se retourna vers les assistants et leur annonça joyeusement ce que le ciel venait de lui révéler, ajoutant que sans doute la volonté du Seigneur était que ces saints hommes

employassent leur désir de le servir en consacrant leur vie à racheter les captifs et à les délivrer du pouvoir des infidèles, chez qui leurs âmes et leurs corps couraient tant de dangers. S'adressant ensuite aux deux étrangers il leur dit en substance ceci : « Vous voyez, mes frères et amis de Dieu, que ce que vous êtes venus chercher si anxieusement et au prix de tant de peines, s'est réalisé et que vos souhaits sont accomplis. La volonté du Seigneur s'est manifestée et il vous a indiqué la vie que vous devez mener. Il s'estimera bien servi et glorifié par vos actes, car l'œuvre excellente que vous entreprenez équivaut, dans la mesure de vos moyens, à celle qu'accomplit le Fils de Dieu en rachetant les hommes par sa crucifixion ; aussi aurez-vous toujours sous les yeux cette même croix pour vous servir d'enseigne et de drapeau. Et pour que dans cette mission la charité envers vos frères vous anime toujours et vous tienne constamment en éveil, afin de pouvoir supporter la souffrance et la mort si cela est nécessaire, afin de pouvoir verser votre sang comme Dieu le fit pour nous, la moitié de la croix est rouge ou couleur de sang. Comme vous devez aussi lever vos regards vers le ciel et ne pas oublier que vous servez le Roi des cieux, dont vous avez à augmenter la gloire et de qui vous aurez la véritable récompense de vos travaux, c'est-à-dire la vie éternelle, cela est indiqué par l'autre moitié de la croix, qui est bleue ou couleur céleste. Mais ces pensées, ces désirs, ces œuvres ne peuvent provenir que d'un cœur candide et pur ; aussi votre scapulaire et votre vêtement seront-ils blancs ».

Pour confirmer ces paroles, Sa Sainteté les revêtit de ses habits blancs et leur passa son scapulaire, dans la forme et avec la croix semblable à celle que l'ange portait en descendant du ciel. Il voulut que leurs manteaux fussent pareils à ceux qu'ils portaient dans leurs cellules et qui étaient de bure.

Pendant plusieurs années ces religieux portèrent des

manteaux semblables, jusqu'au moment où, leur nombre s'étant considérablement accru, comme on ne pouvait se procurer de la bure partout, ils durent prier le Pontife Innocent III de leur permettre de porter des manteaux de laine blanche, que l'on trouve plus facilement dans tous les pays. Ils le portèrent de cette couleur en Espagne et en tous lieux, jusqu'en 1562, où le pape Pie IV, à la requête des Pères d'Espagne, leur permit de revenir à leur primitive coutume, de l'avoir de bure. Le Pape Innocent III ajouta encore : « Par le pouvoir que je tiens sur la terre en qualité de Vicaire du Christ, à partir de ce moment et au nom de la Très-Sainte Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je crée sous ce nom glorieux et divin l'Ordre et la Règle sous lesquels vous devez combattre ». C'est ainsi que cet ordre, qui n'émane pas des hommes mais du Dieu Suprême, s'appela l'Ordre de la Très-Sainte Trinité de la Rédemption des captifs.

ANTONIO. — Ce saint ordre mérite, en effet, d'être traité de céleste, puisqu'il a été institué par le Roi des Cieux lui-même et qu'un ange a, dans une vision céleste, transmis une croix couleur du ciel. Cette dénomination lui est d'autant mieux due que celui qui l'institua est plus célèbre et plus vénéré et que l'Ordre lui-même est à juste titre le plus honoré et le plus respecté de tous.

SOSA. — Le Saint-Père fit comprendre qu'il devait en être ainsi, car non content d'accorder par ses bulles de nombreux privilèges à ces hommes de Dieu et à leur ordre, il écrivit en leur faveur à Philippe, roi de France, qui, comme le Pape lui-même et comme tous les rois de ce pays de France, se donnait pour mission de protéger l'Église de Dieu ; d'où l'épithète de Très Chrétien donnée par les pontifes à Charlemagne et à ses descendants. Philippe, avec une libéralité toute royale, fit, dès le retour en France de ces religieux, bâtir à ses frais un grand et beau monastère à sept lieues de Paris, sur une colline élevée, mais fort agréa-

ble que l'on nommait : *Cerro Frigido* (1). Ce fut le premier monastère de l'ordre, et c'en est encore aujourd'hui la maison-mère. Peu après, les autres princes chrétiens et surtout les rois d'Espagne imitèrent le roi de France. Ferdinand, qui enleva Séville aux Mores, désireux de l'ennoblir encore, car il en avait déjà fait sa capitale, fit venir à Séville les Pères, dont il avait entendu parler, en l'an du Seigneur 1217, vingt ans après la fondation de l'Ordre, et fit construire le remarquable monastère qu'ils possèdent encore aujourd'hui dans cette ville (2), les priant, vu la proximité de ce lieu avec les Mores de Grenade et la Berbérie, de s'occuper, comme c'était d'ailleurs leur mission, du rachat des captifs chrétiens retenus par les infidèles. Il leur accorda à cet effet de grands privilèges, les prit sous sa protection et fit construire des monastères dans d'autres villes de son royaume. Des seigneurs espagnols, toujours généreux pour tout ce qui a trait à la religion, et alors plus encore qu'aujourd'hui, enrichirent les Pères par des dons en espèces et des biens. De la même

(1) Jean de Matha, fondateur de l'Ordre des Trinitaires, est né à Faucon (Provence), de parents fortunés ; il fit ses études à Aix, puis il se retira dans un ermitage non loin du lieu de sa naissance. Les nombreuses visites qu'il recevait dans sa solitude le décidèrent à partir ; il se rendit à Paris, étudia la théologie et fit des progrès si rapides que ses maîtres l'obligèrent à recevoir le bonnet de docteur. Quelque temps après, comme il célébrait sa première messe, il forma la résolution de se dévouer au rachat des captifs. Il fit part de ce projet à un pieux ermite, Félix de Valois, qui habitait la forêt de Gandelu, située dans le diocèse de Meaux et descendait de la famille des Valois ; ils se mirent en route pour se rendre à Rome pendant l'hiver de 1197. L'Ordre de la Sainte Trinité fut établi en France par la protection de Philippe-Auguste et de Gaucher III, seigneur de Châtillon, qui abandonna au pieux fondateur un lieu nommé Cerfroid, dans la Brie, pour y bâtir un monastère regardé comme le chef-lieu de l'institut (Dictionnaire de biographie universelle de Michaud).

(2) Ce monastère, appelé couvent de la Merci, a été transformé en musée de peinture.

façon, le roi Alphonse II de Portugal les attira dans son royaume et fit construire pour eux, à Lisbonne, le beau monastère qu'ils y ont encore. Sans vouloir tout détailler, disons en outre que les rois d'Aragon et de Navarre suivirent ces exemples en vue d'illustrer leurs règnes. Toute la chrétienté en général accueillit les religieux de cet Ordre, notamment les rois de France et d'Espagne, qui étaient plus que d'autres en guerre avec les Mores et les infidèles mahométans : les premiers en Asie et en Terre-Sainte, les seconds en Espagne et en Berbérie ; de sorte que le nombre de leurs nationaux qui étaient faits prisonniers avait pour conséquence que les Pères rédempteurs devaient plus spécialement s'occuper d'eux et que leur Ordre devait se développer davantage dans ces contrées. Il serait trop long, et étranger à notre but, d'énumérer les biens, franchises, privilèges et faveurs que les successeurs des princes et des papes cités accordèrent à ce très saint Ordre.

ANTONIO. — C'est bien ainsi que nous l'appelons tous.

SOSA. — Je voudrais bien en dire davantage, mais je n'en finirais pas si je rapportais tout ce que l'on m'a raconté concernant les nombreux et importants rachats de captifs faits par ces saints hommes, la délivrance opérée par eux de nombreuses âmes livrées à Satan par les infidèles qui en capturent partout. Que ne pourrais-je dire des peines, des fatigues, des tourments et des martyres soufferts par ces religieux avec un courage et une constance inaltérables pour la gloire de Dieu !

SECTION XX

ANTONIO. — On comprend sans peine qu'ils aient dû souffrir comme vous le dites, et peut-être plus encore à cause des démarches qu'ils avaient à faire, des

marchés débattus pendant le cours de plusieurs centaines d'années avec ces peuples barbares, dépourvus d'équité et de raison, enflammés d'une haine immortelle et sucée dès leur naissance contre le nom chrétien et la religion. Apprenez ce que le R. P. Fray Jean-Gil, procureur général de l'Ordre, rédempteur des captifs d'Espagne, envoyé ici par le roi Philippe et son Conseil royal, a souffert, il y a près de six mois, avec un courage vraiment chrétien et une patience étonnante ; car, pour traiter de rachat avec les Turcs, Jean-Gil apportait la plus grande prudence, une adresse et une discrétion rares, une douceur et une modestie extraordinaires et un jugement si étonnant, que les Turcs eux-mêmes avouent qu'ils n'ont jamais vu de rédempteur pareil, doué des plus grandes qualités et d'un courage extraordinaire ; mais malgré tout il se trouva dans maintes circonstances sur le point de perdre la vie.

SOSA. — Et à quelle occasion ?

ANTONIO. — Je suis bien à même de le savoir, car j'étais à ses côtés quand cette aventure, qui est de notoriété publique, lui arriva.

SOSA. — Dites-moi donc ce que vous savez, que je voie si votre récit est conforme à ce que ce Père et bien d'autres m'ont raconté.

ANTONIO. — Je suis ravi de vous être agréable. Je vous raconterai d'abord ce qui se passa en ma présence dans la maison du cadi ou juge de ce pays.

Ce Père et Fray Antonio de la Bella, ministre de la maison de Baëça, son compagnon, arrivèrent à Alger le 29 mai 1580, le jour de la fête de la Très Sainte Trinité. C'est un fait digne de remarque et qui ne fut pas dû au hasard, mais comme résultant d'un ordre divin, que cette arrivée de ceux qui venaient prêcher la Foi et la doctrine de la T. S. Trinité et faire des rachats, le jour même de la fête dont l'Ordre tire son nom. A cette époque se trouvait à Alger une pauvre Espa-

guole, originaire de Murcie, âgée de 25 ans et appelée Dorothee. Elle était au pouvoir d'un Turc qui la maltraitait et était réduite au dernier degré de malheur ; dès qu'elle sut que l'aumône (1) était arrivée, elle demanda avec tant d'instances et de larmes à son maître de lui permettre de se racheter, qu'à la fin le Turc lui accorda ce qu'elle lui demandait et la conduisit à la maison des Pères. Au bout de quelques jours de débats, il tomba d'accord avec eux sur le prix du rachat de sa captive ; il reçut l'argent et la femme fut déposée chez un Juif où les Pères logeaient les captives rachetées. Une quinzaine de jours après, le démon inspira des regrets au Turc, qui se rendit impudemment chez les Pères et leur dit qu'il était ivre le jour où il avait consenti au rachat ; qu'ils reprissent leur argent et lui rendissent la captive, qu'elle était musulmane et, par conséquent, ne pouvait être rachetée. Les Pères furent très étonnés du manque de foi et de vergogne de ce barbare, mais leur plus grand chagrin était de penser que l'âme de leur compatriote était dans le plus grand danger. Ils usèrent de tous les moyens possibles pour convaincre le Turc et le calmer, mais tout fut inutile, tant il était tenace et dominé par le démon. Enfin, il ne leur resta plus qu'un moyen à tenter, celui d'aller en justice, dans l'espoir que le Turc ne pourrait justifier ses prétentions, ni avouer son intempérance et sa mauvaise foi. Le juge, que les Turcs appellent cadi, ordonna aux Pères de faire comparaître Dorothee ; sitôt qu'elle parut, le Turc s'écria qu'il voulait sa chrétienne ; le P. Gil alléqua d'autre part qu'il la lui avait vendue de son plein gré et qu'il avait reçu l'argent. Comme la discussion se prolongeait, le Turc, jugeant que sa cause tournait mal, prétendit que la femme était musulmane

(1) L'aumône était la somme apportée par les Pères Rédempteurs pour le rachat des captifs et qui provenait de dons et d'aumônes recueillis dans ce but dans les pays chrétiens.

et non chrétienne. Mais en entendant cela la pauvre, qui tremblait de tous ses membres, s'écria qu'elle était chrétienne, qu'elle l'avait toujours été et qu'elle le serait toute sa vie. Son patron, sans en entendre davantage, se jeta furieux sur elle et se mit à la frapper en criant : « Tu reviendras en mon pouvoir, chienne, et tu verras comme tu me le paieras ! » Plusieurs des assistants blâmaient la conduite du Turc, et le cadi lui défendit de maltraiter cette femme et de produire des témoins pour prouver qu'elle était musulmane et non chrétienne, comme il le prétendait. Le Turc, décontenancé et ivre de colère, sortit et revint aussitôt avec deux Mores aussi ivres que lui et les présenta comme ses témoins. Le cadi les ayant interrogés, ils répondirent que la femme était musulmane et non chrétienne. La pauvre femme recommença à pousser de grands cris, disant que c'était une honte, que ces témoins mentaient, qu'elle était chrétienne et que chrétienne elle resterait ; tout cela en versant des torrents de larmes et manifestant une affliction qui faisait pitié à voir. Mais son ancien maître, en vraie bête fauve, la saisit et lui donna un grand soufflet. Il lui en aurait donné bien d'autres si le P. Jean Gil ne l'eût retenu en lui représentant qu'il agissait mal, en ce lieu et en ce moment, à l'égard d'une femme qui n'était plus son esclave, mais qui était libre et chrétienne. A cette observation, si douce et si calme, le barbare répondit qu'il était janissaire, que le Père lui avait donné des coups de poing, ce qui était manifestement faux, et qu'en conséquence il fallait le pendre, conformément à l'usage, ou tout au moins lui couper la main droite. Il y avait dans l'assistance de malhonnêtes gens, des Mores qui confirmèrent ce mensonge, qui dirent au cadi que le Turc avait raison et qu'il fallait faire justice du *papas*. Le cadi, assourdi par ces clameurs, ordonna qu'on coupât aussitôt la main droite au Père, puisqu'ils le voulaient ainsi. Déjà les nombreux Mores qui étaient présents se saisissaient du Père pour

lui couper la main, quand un Turc d'importance, lettré et collègue du cadi, les retint et leur dit qu'on ne devait pas agir ainsi ; que si le Père avait donné des coups de poing au Turc on devait les lui rendre, puis le chasser à grands coups et les renvoyer quittes l'un et l'autre.

Sous un certain point de vue, la chose était plaisante, mais d'autre part ce fut une pitié de voir avec quel ensemble et quel entrain ces barbares se jetèrent sur le P. Jean et le frappèrent tous de leur mieux ; il reçut tant de coups de poing et de bourrades que nous le sortîmes de là demi-mort et sans souffle. Et sans doute, si le jeu se fût prolongé quelque peu, il ne s'en serait pas tiré vivant. Cependant le Père, s'en retournant chez lui, remerciait Dieu parce qu'à l'exemple des Apôtres, il l'avait jugé digne de souffrir pour le nom de Jésus ! Mais Dorothee, pauvre brebis demeurée seule au milieu des loups, fut condamnée à retourner chez son maître et devint musulmane malgré elle.

SOSA. — C'est bien ainsi que cela s'est passé ; et je suis certain que le P. Jean aurait sacrifié non seulement sa vie, mais cent vies, s'il eût pu, pour que cette pauvre femme ne fût pas perdue. Mais ce sont là les jugements de Dieu : il sait ce qu'il fait, il se comprend et ne lui demandons pas ses raisons, car il en a toujours.

ANTONIO. — Peu de jours après, le Père fut mandé par le roi par l'intermédiaire d'un chaouch ou huissier pour la vérification de certains comptes. En arrivant au marché, il se trouva en face d'un Turc qui devait être aussi ivre de vin ou de colère que le précédent. Comme un captif chrétien s'était enfui de chez lui, une furie diabolique s'empara de lui à la vue du Père, sur qui il tomba à coups de poing tellement forts que du premier il lui aurait fait toucher la terre des épaules si nous n'avions soutenu notre compagnon. La victime, aussi bien que les assistants, étaient surpris de cette subite agression, mais le Père reprenant ses sens dit au Turc : « Que me veux-tu, frère ? Que t'ai-je fait ? — Rends-moi, dit *Revue africaine, 41^e année, Nos 225-226 (2^e et 3^e Trimestres 1897). 12*

l'ivrogne, mon chrétien, celui qui s'est enfui cette nuit de chez moi ». Nous demeurâmes ébahis d'une si sottise demande ; le Père répondit avec calme : « Frère, je ne sais ce que tu veux, je n'ai pas ton chrétien, non plus que celui d'aucun Turc ou More qui n'ait été racheté et payé de ma main. Cherche ton chrétien ; je ne suis pas cause de sa fuite ». Sur cela, le Turc répondit par un autre coup de poing qui faillit renverser le Père, et il allait continuer quand le chaouch arracha le religieux des mains de ce forcené. Après cette insulte, le Père continua son chemin en louant le Seigneur.

A notre arrivée à la demeure du roi, le chaouch, qui avait trouvé déplacée l'insolente agression du Turc, raconta, à l'insu du Père, l'affaire au caya ou majordome du roi. Le caya, qui était un homme de quelque jugement, fut très scandalisé et se fit aussitôt amener le Turc par ce chaouch. Alors le caya, sans attendre d'explications et en présence du Père, dont la visite au roi était finie, fit étendre le Turc par terre et donna à quatre chaouchs l'ordre de lui administrer six cents coups de bâton, pour avoir maltraité le *papas*. Il n'avait pas fini de parler que le Turc, qui n'avait pas ouvert la bouche, était déjà étendu à terre et que les chaouchs se disposaient à le châtier. Mais le Père, oubliant son injure et prenant son bourreau en pitié, supplia le caya, au nom de Dieu et avec toute l'ardeur dont un chrétien est capable, de ne lui faire aucun mal, ajoutant que le devoir et le plaisir du chrétien sont de tout souffrir pour Jésus-Christ, son vrai Dieu et Maître. Le caya, stupéfait de cette mansuétude, voulait cependant faire son devoir et renouvela aux chaouchs l'ordre d'obéir et de rouer le coupable de coups de bâton. Le Père se jeta alors sur le Turc et le couvrit de son manteau en s'écriant : « Frappe-moi, seigneur Caya, mais épargne-le ! » Tous les assistants étaient dans l'admiration ; les Turcs et les renégats, dont il y avait là un grand nombre, se disaient :

« Voilà bien un vrai *Papas* ! Quel brave homme, quel honorable chrétien, quelle vertu, quelle piété ! »

SOSA. — C'est la mise publique en pratique de ce que St-Paul disait des chrétiens qu'ils vivent au milieu des infidèles sans se plaindre, en vrais enfants de Dieu et n'ayant point la méchanceté des enfants des hommes, pratiquant la vertu au milieu d'une population corrompue et perverse, où ils brillent comme les flambeaux du monde.

ANTONIO. — Mais il y a mieux : c'est que longtemps après ce Turc sortait armé et cherchant l'occasion de tuer le P. Jean, et sans doute, il aurait réussi à accomplir son dessein si le Père n'eût été averti par quelques Turcs et n'eût tenu, comme on dit, l'œil au guet. Mais écoutez ceci qui mérite d'être retenu.

Le Père sortait souvent pour les affaires importantes qui surgissaient à tout moment et était en butte aux insultes et à la méchanceté de ces infidèles. J'ai maintes fois vu de mes yeux que, quand ils apercevaient la croix brodée sur son scapulaire, les uns lui crachaient au visage, d'autres le poussaient, d'autres proféraient mille injures et même les petits enfants et de nombreux Arabes couraient en masse derrière lui : les uns le regardaient avec étonnement, d'autres s'appelaient à grands cris pour voir le *papas* des chrétiens ; plusieurs lui disaient des choses honteuses et l'injuriaient sans crainte d'en être empêchés ; on lui jetait des chiffons sales, des semelles de vieux souliers et d'autres choses immondes, sans qu'il se trouvât parmi tous ces Turcs, ces Mores et ces Juifs quelqu'un qui leur reprochât leur conduite. Il fallait alors voir la modestie, la douceur, la patience avec lesquelles le Père souffrait toutes ces infamies, le sentiment chrétien qui l'animait dans des épreuves aussi redoutables. Comme il serait trop long de raconter ces choses en détail, je me bornerai à vous dire que, il y a quelques jours, le nouveau roi d'Alger, le renégat hongrois Djafer Pacha, récemment arrivé de

Constantinople, eut à traiter avec le Père relativement aux sauf-conduits que ce dernier lui demandait pour les pères de son ordre qui devaient venir dans ce pays-ci, et qu'il voulait plus complets que ceux accordés auparavant par son prédécesseur, le renégat vénitien Hassan Pacha. Le Roi, après lui avoir accordé tout ce qu'il demandait, le pria très sérieusement de se faire musulman, lui offrant les plus grands honneurs et la fortune, lui promettant même de le faire son héritier car il n'avait pas d'enfants ; il ajouta qu'il était étonné qu'un homme aussi remarquable restât chrétien. Le Père lui répondit en souriant : « Je suis bien plus étonné de ce que me propose Votre Altesse. Que sont toutes les richesses du ciel et de la terre, pour que je renie mon Dieu et mon Seigneur Jésus-Christ ? Tu te trompes, Sultan, si tu penses qu'il y ait d'autre richesse, d'autre gloire que cette croix que tu vois ! » Et en disant ces mots, il saisit le scapulaire portant la croix et le couvrit de mille baisers. Le Roi, surpris de cette ferveur, lui dit : « Pourquoi, *Papas*, embrasses-tu ainsi cette croix ? — Parce que sur une croix, dont celle-ci est l'image, mourut le Fils de Dieu pour moi, pour Votre Altesse et pour tout le genre humain ; grâce insigne que l'on ne connaît pas assez et qu'on ne sait apprécier comme elle le mérite ».

Plusieurs des Turcs et des Mores présents écoutaient avec peine cette profession de foi, le roi surtout, qui, étant ou voulant paraître bon musulman devant eux, témoigna son indignation : « Tout ce que tu viens de dire est mensonge. Notre loi est la seule bonne. — Ce que j'ai dit, répartit aussitôt le Père, est la vérité absolue. Toi, ô Sultan, et les tiens qui pratiquez une pareille loi êtes dans la plus grande erreur. Vous le verrez quand le temps sera venu ». Le roi se disposait à répliquer avec plus d'emportement encore que la première fois, cela était visible à l'irritation qui se peignait sur son visage, bien que le père Jean fût resté

calme et intrépide, lorsque plusieurs des principaux alcades arrivèrent pour conférer avec le roi, ce qui mit fin à l'entretien, et le Père se retira.

J'ai voulu par là faire connaître combien d'occasions ont les serviteurs du Christ, principalement ceux qui sont chargés du rachat des captifs chez ces populations barbares, de souffrir pour Jésus-Christ et pour la gloire de son nom. Que personne ne s'étonne donc de ce que vous avez si justement dit que les religieux de la Très-Sainte-Trinité qui ont fréquenté ces barbares et opéré des rachats pendant plusieurs siècles, ont supporté des peines, des persécutions et jusqu'à la mort. Béni soit le Seigneur en tout, parce que sa grâce leur a toujours accordé le courage et la force de volonté nécessaires pour tout supporter !

SOSA. — Qu'il soit béni à jamais, et rendons-lui tous des grâces infinies de ce que sa miséricorde nous donne non seulement le remède du corps en nous faisant recouvrer la liberté par les peines et les souffrances de ses serviteurs, mais aussi le remède de l'âme en nous donnant des exemples si vivants et si efficaces de patience, de charité, de bonté et de courage chrétiens !

Mais assez sur les douleurs de la captivité et l'oubli où nous laissent les hommes qui ne font rien pour remédier à cette situation ! La nuit est venue, et mon cruel patron est dans de telles dispositions que vous ferez bien de vous retirer, car s'il vient et qu'il vous trouve ici, nous aurons quelque vilaine scène. Nous reprendrons notre entretien un autre jour.

ANTONIO. — Qu'il en soit ainsi ! Ce serait cependant une consolation pour moi de demeurer avec vous jour et nuit, et je chercherai tous les moyens possibles, afin que mon maître me laisse venir ici quelquefois et que j'aie ainsi la satisfaction de vous écouter.

SOSA. — Toute la satisfaction sera pour moi. Que le Seigneur vous accompagne !

ANTONIO. — Puisse-t-il aussi demeurer avec vous !

DIALOGUE SECOND

DES MARTYRS D'ALGER

PROLOGUE

Au cours d'une visite rendue par le capitaine Jérôme Ramirez au docteur Sosa, son ami, dans la prison où ce dernier est renfermé, un livre qu'il voit entre les mains du prisonnier leur fournit l'occasion de s'entretenir de l'utilité de la lecture des bons livres en général et, particulièrement pour les captifs, de la lecture des vies des saints et des martyrs de la Foi. A ce propos est racontée la mort du bienheureux saint Paulin, qui fut autrefois captif en Berbérie, et il est parlé des divers tourments infligés anciennement aux chrétiens avant qu'ils fussent mis à mort, ainsi que de quelques martyres et morts affreuses que les Turcs ont fait subir aux chrétiens à Alger.

RAMIREZ. — Toutes les fois que je viens ici, je vous trouve occupé à lire.

SOSA. — Dans la solitude où je me trouve, privé, comme je le suis, de toute fréquentation et de toute conversation par les ordres de mon maître, quelle occupation meilleure pourrais-je avoir que celle de lire de bons et saints livres ?

RAMIREZ. — C'est une supériorité qu'ont ceux qui ont passé leur vie dans l'étude des lettres sur nous, qui ne connaissons que la carrière des armes. Ce n'est pas seulement pendant la captivité qu'ils jouissent de cet avantage, mais en tout temps et en tout lieu.

SOSA. — Il est bon que les armes reconnaissent la supériorité que les lettres ont sur elles. Et bien qu'on puisse invoquer en faveur de ces dernières une multitude de raisons, ne vous semble-t-il pas que leur importance est suffisamment constatée ?

RAMIREZ. — C'est un point qui a été longuement discuté, et bien des gens défendent notre cause. Mais laissons de côté ces querelles et reconnaissons qu'on ne peut nier que l'étude des bons livres ne soit une des plus excellentes choses du monde.

[L'auteur continue sur ce ton et se livre à une longue et ampoulée dissertation sur les avantages de la science, en appuyant ce qu'il avance de dires d'auteurs de l'antiquité profane et sacrée ; il vante les connaissances que renferment les livres, notamment ceux qui sont consacrés à décrire les maux soufferts par les saints, dont la patience et la douceur doivent servir de modèles aux captifs, et il en cite maints exemples. Nous laissons de côté tout ce discours.]

Ce fut par leur invincible patience et par l'ardeur de leur foi que les serviteurs de Dieu arrivèrent à fonder et à développer notre Sainte Église, à convertir les royaumes et les empires. Si l'on en veut des exemples, il est facile d'en trouver sans sortir d'Alger. Bien que sans doute il y en ait beaucoup qui, à notre grande honte, cachent leur foi, toujours est-il que, si nous mettons quelque soin à nos recherches, nous en trouverons bien sept mille qui, non seulement ne se sont jamais agenouillés devant Baal, mais qui glorifient et honorent en eux-même N. S. J.-C. par leur foi admirable, leur patience, leur constance plus qu'humaines dans les travaux et les misères dont ils sont accablés. Jetez

les yeux dans ces bagnes tout comme dans les demeures de tous ces corsaires, et vous verrez quel nombre considérable vous y trouverez d'ecclésiastiques, d'hommes instruits, de docteurs, de maîtres et de prédicateurs de diverses langues et origines, dont le nombre, que j'ai par écrit, est pour la présente année 1579, de soixante-deux, ce qui ne s'est jamais vu en Berbérie. Combien n'y faut-il pas ajouter de chevaliers, de capitaines, d'officiers, de sous-officiers et de notables perdus pour le service de Sa Majesté, en outre d'une infinité de chrétiens de toutes les nations et de toutes les conditions? C'est pitié et grande douleur de les voir souffrir dans les prisons, sous le poids de lourdes chaînes, accablés de tant de maux, martyrisés et affamés.

Aussi brillent-ils comme des lumières célestes au milieu de cette perverse nation. Je ne pense pas exagérer en disant que ce spectacle vaut bien des miracles et des merveilles à l'aide desquels Dieu montre son pouvoir. Si je voulais raconter les faits accomplis par ceux qui vivent encore et qui sont ici présents, non seulement je ne pourrais tout dire et raconter, mais mon témoignage pourrait paraître entaché de partialité. Parlons plutôt des morts, on ne pourra pas dire que j'ai été aveuglé par l'amour et l'affection.

De combien de serviteurs de N.-S. n'avons-nous pas entendu vanter le courage et la constance merveilleuse? Nous en avons connu beaucoup, nous en avons fréquenté quelques-uns, la vie des autres nous a été racontée par des personnes dignes de foi qui habitent actuellement Alger. Non seulement ils ont sanctifié ces bagnes, ces prisons et ces fers de leurs membres et leurs souffrances, mais ils ont consacré et béni de leur sang innocent ces rues, ces places et ces quais. Si l'on considère les supplices, parmi lesquels il en est d'inédits, dont ils furent accablés, pour peu qu'on y réfléchisse, qui n'y puisera un nouveau courage, une nouvelle énergie en voyant avec quel mépris joyeux ils

repoussèrent les avantages qui leur étaient offerts et préférèrent la mort à la vie pour acquérir les récompenses éternelles ?

RAMIREZ. — J'ai vu de mes yeux certains faits ; j'en ai entendu raconter d'autres par des témoins oculaires, et ils ont excité en moi une incroyable admiration.

SOSA. — Plût à Dieu que ceux qui nous ont précédés ici eussent laissé quelque écrit pour conserver la mémoire de choses dignes d'être connues à jamais, au lieu de rester ensevelies dans l'oubli comme elles le sont ! Je puis vous affirmer que nous ne manquerions pas d'exemples à suivre pour supporter les maux de notre captivité. Je vais vous montrer certaines notes que j'ai là et où j'ai tout consigné aussi fidèlement que possible, en recueillant des renseignements dans ces prisons et ces bagnes, auprès de toute sorte de gens : chrétiens, renégats, Turcs et Mores ; j'y ai relaté la mort de quelques-uns de ceux qui, depuis Barberousse, ont été suppliciés par ces barbares. Je suis convaincu qu'en les lisant vous reconnaîtrez l'exactitude de ce que je dis et, si elles vous intéressent, je continuerai, j'y travaillerai avec assez d'ardeur pour dévoiler au grand jour les souffrances d'un grand nombre de serviteurs du Christ qui ont sanctifié ce repaire de voleurs par leur vie et leur mort.

RAMIREZ. — Ce sera pour moi une insigne faveur, aussi bien que pour tous les chrétiens. Si nous avons quelque souci de voir exalter le saint nom de J.-C., nous éprouverons un grand plaisir à apprendre comment les saints l'ont glorifié.

SOSA. — Sur ce point, je tiens à vous dire que nous ne devons pas rechercher en ce moment s'il faut regarder comme martyrs tous ceux dont je parle, bien que parmi eux il s'en trouve d'illustres qui scellèrent de leur sang leur témoignage en faveur de la vérité de notre foi. Peut-être serait-il téméraire de ne pas les tenir pour martyrs. Mais il nous suffit qu'ils nous aient tous laissé

des exemples de foi, de constance et de ferveur dans les tourments et la mort.

RAMIREZ. — Il me suffit d'avoir de tels exemples à imiter et matière à louer Dieu.

SOSA. — Prenez donc ces papiers et lisez-les avec attention.

Récit de martyres et autres morts cruelles que les Turcs et les Mores ont fait subir dans le cours de ces dernières années, notamment à Alger, à des captifs chrétiens.

Dès l'année de N. S. J.-C. 1516, où Barberousse l'aîné, que l'on appelle Aroudj, s'empara d'Alger et de son territoire en assassinant dans un bain, ainsi que nous l'avons longuement raconté ailleurs, Sélim Eutémi, prince des Arabes qui habitaient Motijar (1) et qui alors était souverain d'Alger, le nouveau chef forma le projet de s'emparer du fort occupé par les chrétiens dans la petite île (2) située à trois cents pas de distance de la ville, dans l'intention d'y construire le port et le quai, que son frère et successeur Khaïr-ed-Din Barberousse fit plus tard bâtir et où ses navires et ceux des corsaires, comme aussi ceux des chrétiens et des commerçants mores qui venaient trafiquer à Alger seraient plus sûrement et plus commodément abrités. En effet, faute de cela et à cause du fort bâti sur un îlot si rapproché de la terre ferme, Barberousse devait tenir tant sa galiote que celles de ses compagnons, en dehors la porte Bab-el-Oued, sur la plage où passe le ruisseau. Sans doute elles y étaient en dehors du rayon d'action de l'îlot et du fort des chrétiens, qui ne pouvaient faire

(1) Motijar, la Mitidja.

(2) L'Îlot du Peñon, où s'élève actuellement le phare.

aucun mal à cette plage abritée, mais il était très pénible de devoir, au retour de chaque course, faire tirer les bâtiments à terre à force de bras par les captifs chrétiens, déjà épuisés par le travail de la rame, et de procéder de même pour les mettre à l'eau. Quant aux marchands chrétiens et aux Mores qui se servaient de navires de haut bord, ils devaient en faire autant, dans la petite baie que forme la mer loin de la porte Bab-Azoun, vers le midi, à l'endroit désigné sous le nom de *La Palma*, et les navires se trouvaient toujours exposés au péril. De là le plan de Barberousse d'enlever l'îlot aux chrétiens et de s'emparer du fort qui y existait. Mais ce fut en vain que le dit Aroudj le canonna (1), car il n'obtint aucun résultat, et il renonça à son projet, soit qu'il eût à s'occuper de choses de plus d'importance, soit qu'il jugeât ne pouvoir réussir dans cette entreprise.

Quelques années plus tard, son frère et successeur, Khaïr-ed-Din, le second Barberousse, reprit le même projet, mais il en différa l'exécution jusqu'au 6 mai de l'année 1530. Sur le front où se trouvent actuellement le bastion et la porte par où l'on se rend au quai et au port et d'où l'on domine l'îlot situé à trois cents pas, comme nous l'avons dit, Khaïr-ed-Din établit une batterie composée de plusieurs canons, parmi lesquels deux très puissants dont l'un lui fut prêté par le capitaine français(2) du navire le *Frère-Jean*, qui était venu à Alger pour traiter. Khaïr-ed-Din canonna le fort pendant quinze jours consécutifs, sans même s'interrompre pendant la nuit. Les Turcs tiraient en outre des salves d'escopettes et lançaient des flèches, ce qui ne laissa pas de produire des résultats, vu la proximité du fort, ainsi qu'il m'a été raconté par des chrétiens qui

(1) La canonnade dura vingt jours.

(2) Dans son *Historia de los Reyes de Argel*, Haëdo dit que ce capitaine français appartenait à l'Ordre de Saint Jean de Malte.

Pont connu et qui se sont trouvés présents à la canonnade. Ce fort, bien que petit et de faible étendue, n'était pas trop mal pour l'époque, mais il avait deux graves défauts : il n'avait que quatre petits bastions, dont deux faisant face à la ville du côté de l'attaque et les deux autres tournés vers la haute mer. Mais tous étaient trop faibles pour résister à la furieuse canonnade dont ils étaient l'objet. En outre, la garnison ne comptait que deux cents Espagnols, braves gens et courageux soldats, dont le capitaine et commandant du fort était le très honorable et brave chevalier castillan Martin de Vargas. La canonnade fut acharnée et bien conduite par Barberousse et ses Turcs, qui étaient plus de mille, non compris de nombreux Mores, et ils y mirent tant d'ardeur qu'en six jours ils renversèrent une grande partie du mur qui reliait les deux bastions qui faisaient face à la terre et ouvrirent, en outre, plusieurs brèches dans les bastions.

Cependant les chrétiens, vivement encouragés par leur valeureux capitaine de Vargas, ne se décourageaient pas : ils travaillaient avec ardeur, pendant la nuit, à relever ce qui avait été renversé pendant le jour et se fortifiaient de telle sorte que jamais Barberousse n'eût osé livrer assaut à la place. Mais le 21 mai, après que la canonnade eut duré quinze jours, ce chef, voyant diminuer le nombre des chrétiens, que décimaient les coups de canon et d'escopette, et d'autre part la muraille et les bastions étant ruinés, commanda aux raïs de préparer les galiotes et autres bâtiments pour y embarquer avant l'aube du lendemain, vendredi, les corsaires et les Turcs et livrer un assaut général au fort. Il y avait quatorze bâtiments, dont douze de dix-huit bancs de rameurs, et les deux autres de vingt-deux, où s'embarquèrent plus de 1200 hommes. Lorsque le jour se leva, les musulmans s'approchèrent de l'ilot en tirant des coups d'arquebuse et lançant des flèches. Les chrétiens étant en trop

petit nombre pour les empêcher d'accoster, ils purent débarquer au pied du mur écroulé. La lutte s'engagea courageusement de part et d'autre, mais comme les chrétiens étaient peu nombreux et tous blessés, ils succombèrent sous l'attaque des assaillants, qui n'en laissèrent que quelques-uns en vie, bien que ceux qui étaient tombés eussent vendu chèrement leur existence. Barberousse distribua les survivants aux principaux Raïs et Turcs en guise de récompense, et ne garda pour lui que deux prisonniers, dont l'un était Martin de Vargas, grièvement blessé, qu'il fit mener au bague où il tenait enfermés ses captifs. Le courageux capitaine y resta près de trois mois, pendant lesquels quelques captifs, dont je tiens ce récit, le servirent et lui vinrent en aide autant pour le guérir que pour adoucir ses maux ; car le cruel Barberousse ne témoigna jamais le moindre respect, n'eut aucun procédé humain pour cet homme si honorable, ce capitaine distingué : il le traitait tout comme les autres captifs condamnés à la rame, et lui faisait quotidiennement donner trois petits pains, rien de plus. Le brave et chrétien chevalier supportait tout avec constance, à tel point, m'a dit celui qui le servit longtemps, qu'il faisait l'étonnement des autres chrétiens. Au bout de trois mois, vers la fin d'août 1530, Barberousse se le fit amener dans sa maison, qui est celle qu'habitent encore actuellement les rois, et sans motif ni raison nouvelle, l'apostropha furieusement dès qu'il le vit : « Ne t'avais-je pas souvent fait dire d'abandonner le fort, de me le livrer sans combat et de quitter mon pays ? Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? »

(1) Il n'y eut que 53 survivants, complètement épuisés et incapables de service. Trois femmes furent également faites prisonnières, dont deux vivaient encore du temps d'Haëdo : l'une était la belle-mère de l'alcade Rabadan qui fut pacha à Alger en 1574, l'autre, née à Majorque, fut la belle-mère d'El-Hadj Morato et grand-mère de Mouley Malec, qui fut roi de Fez et de Maroc (voir Haëdo, *Historia de los Reyes de Argel*, page 57, vol. 3).

Vargas s'excusa et lui dit franchement que le devoir des hommes de son rang et de sa qualité, quand ils ont la confiance de leurs rois et maîtres, est de mourir plutôt que d'abandonner les forteresses dont ils ont la garde. Le barbare lui répondit en colère et à haute voix de cesser ces raisonnements, qui ne lui convenaient pas, et lui lançant un flot d'injures, lui dit qu'il ne savait pas de combien de Turcs, qui valaient mieux que lui, il avait causé la mort pendant la durée du siège ; cela suffisait, continua-t-il en invoquant Allah, pour qu'il le condamnât à être brûlé vif. Comme Martin de Vargas répliquait qu'en guerre chacun doit faire son devoir soit dans la défense, soit dans l'attaque, Barberousse, furieux et poussant de grands cris, ordonna de faire périr sur le champ et sous ses yeux ce chien à coups de bâton. Des Turcs s'emparèrent alors de Vargas, le couchèrent sur le sol, et l'un d'eux s'assit sur la tête du patient, un autre sur ses jambes selon l'usage ; puis ils lui administrèrent avec de grosses cordes de chanvre des coups si forts et si nombreux que la fatigue les prit et que d'autres durent les relayer ; ils lui moulurent si inhumainement les os et les entrailles qu'ils le tuèrent sur place. Martin de Vargas, autant qu'on en pouvait juger, devait avoir une cinquantaine d'années ; il était de moyenne stature, sa barbe noire présentait quelques poils blancs, son teint était plutôt blanc que brun. Il mourut, comme tous le constatèrent, très pieusement, car après avoir reçu une infinité de coups sans avoir exhalé ni plainte ni gémissement, il ne cessa, dès qu'il sentit la vie lui échapper, de répéter les très saints noms de Jésus et de Marie. Sitôt qu'il fut expiré, Barberousse, qui avait assisté à toute la durée du supplice, fit enlever le cadavre, que les Turcs portèrent dans la cour pour ensuite le jeter à la mer.

En effet, pendant longtemps, ni Barberousse ni ses successeurs ne consentirent à l'inhumation des chrétiens. Ce ne fut que bien des années après, qu'Hassan

Pacha, son fils, étant devenu roi d'Alger, autorisa la création des pauvres cimetières et des sépultures qui se trouvent aujourd'hui hors des portes Bab-el-Oued et Bab-Azoun, sur le bord de la mer, mais sous la condition de n'enclorre ces cimetières ni de fossés ni de murailles, comme le font les Mores, les Turcs et même les Juifs d'Alger.

L'année suivante, en 1531, le même Barberousse captura, près de Palinure en Calabre, deux galères de Naples qui venaient de Messine avec un chargement de soie ; ce qui augmenta encore le nombre des esclaves chrétiens.

A cette époque, sauf Barberousse, nul raïs ou corsaire ne possédait de bague ou de maison fermée pour y tenir ses captifs ; les particuliers gardaient chez eux leurs esclaves qui, lorsqu'ils n'étaient pas en course, allaient librement par la ville. Or, Jean de Portundo et les six autres capitaines espagnols qui furent, comme nous l'avons dit (1), capturés avec lui dans les sept galères, s'entretenaient de la facilité qu'il y aurait pour les chrétiens, s'ils en avaient le courage, de se soulever à Alger. Ces sortes d'entretiens, d'abord rares, finirent par

(1) Dans l'*Epitome de los Reyes de Argel*, p. 56 et suivantes, Haëdo raconte qu'en septembre 1529, le chevalier biscayen Portundo, général des galères d'Espagne, revenant d'accompagner Charles-Quint à Gènes, avec huit galères, se trouvait entre Barcelone et Valence, quand le comte d'Oliva lui apprit que des Morisques, ses vassaux, s'étaient sauvés sur quatorze galiotes d'Alger, emportant avec eux beaucoup d'argent et de bijoux et qu'ils devaient se trouver aux Baléares. Portundo se dirigea de ce côté, trouva les corsaires près de Formentera, et, pensant les prendre sans avoir besoin de faire usage de ses canons, s'approcha d'eux de trop près. Les corsaires poussèrent droit aux galères, et les abordèrent. Après un court combat au cours duquel Portundo fut tué d'un coup d'arquebuse, les galères chrétiennes moins une furent capturées. Le fils de Portundo, capitaine d'une de ces galères, fut fait prisonnier et donné à Barberousse. C'est lui que nous trouvons en 1531 à la tête de la conspiration des captifs.

se multiplier, et l'on en parla assez souvent pour décider de tenter l'affaire si possible. Un de ceux qui prirent la plus grande part à ce projet et qui en pressèrent le plus l'exécution était un intrépide soldat espagnol, Louis de Séville, capitaine d'une des deux galères de Naples, que Barberousse, nous l'avons déjà dit, avait capturées peu de jours auparavant et tenait en esclavage dans son bague. Dès qu'ils furent bien décidés, ils firent part de leur projet à d'autres de leurs compagnons, et, trouvant le même désir chez presque tous les captifs, ils résolurent de se tenir tout prêts et en armes à un jour fixé. En conséquence, Jean de Portugal et les sept capitaines donnèrent l'ordre à Don Alonso de Peralta, père de D. Louis de Peralta, qui commandait à Bougie lorsque les Turcs s'en emparèrent, que, parmi les cadeaux de lard, de viande salée et autres choses qu'il devait leur envoyer à l'occasion de la fête de la Nativité, il leur envoyât également, par le même bateau, un tonneau plein d'épées ; et cet envoi leur parvint, en effet. Ils se firent également fabriquer des clefs afin de pouvoir ouvrir au moment donné, pendant la nuit, le bague de Barberousse, où ils se trouvaient, ce dont se chargea volontiers un forgeron espagnol, captif de Barberousse, appelé maître Francisco. Un autre Espagnol, nommé Marroquin, fondeur d'artillerie, prépara une masse de fer avec une chaîne de deux palmes de long, pour briser dans le cas où ce serait nécessaire, les verroux et les cadenas des portes.

(*A suivre.*)

Traduction MOLINER-VIOLLE.

